

Livret des paroles

Théâtre du Radeau *SOUBRESAUT*

Création le 2 novembre 2016
au Théâtre National de Bretagne à Rennes - Festival Mettre en scène



©KarinePierre

Coproductions

Théâtre du Radeau, Le Mans
Théâtre National de Bretagne - Centre Européen Théâtral et Chorégraphique
Festival d'Automne 2017, Paris
Théâtre National de Strasbourg
Centre Dramatique National de Besançon Franche-Comté.
Théâtre Garonne, Toulouse

Mise en scène, scénographie
François Tanguy

Élaboration sonore
Éric Goudard - François Tanguy

Lumières
François Fauvel - Julienne Havlicek Rochereau - François Tanguy

Avec
Didier Bardoux
Frode Bjørnstad
Laurence Chable
Jean-Pierre Dupuy
Muriel Héлары
Ida Hertu
Vincent Joly
Karine Pierre
Jean Rochereau

Régie Générale
François Fauvel

Régie Lumière
François Fauvel - Julienne Havlicek Rochereau

Régie Son
Éric Goudard

Construction
Pascal Bence - Frode Bjørnstad - François Fauvel, Éric Goudard,
Julienne Havlicek Rochereau, Vincent Joly - Jimmy Péchard - François Tanguy

Administration / Intendance
Agnès Bedet - Nathalie Bernard - Geneviève de Vroeg-Bussière - Leila Djedid -
Clément Longin - Martine Minette - Nathalie Quentin

Le Théâtre du Radeau est subventionné par L'Etat - Préfète de la région Pays de La Loire- Direction Régionale des Affaires Culturelles, Le Conseil Régional des Pays de la Loire, Le Conseil Départemental de la Sarthe et La Ville du Mans. Il reçoit le soutien de Le Mans Métropole.

Journal fev.sept. 1920. [Franz Kafka](#)
Traduction Marthe Robert, Claude David, Jean-Pierre Danès
Gallimard - Pléiade

Poème " Chanson d'une dame dans l'ombre" [Paul Celan](#)
Traduction Jean-Pierre Lefebvre
éditions Gallimard

Le banquet des cendres [Giordano Bruno](#)
Traduction Yves Hersant
Edition de l'Eclat. 1988

Les métamorphoses - livre VIII [Ovide](#)
Traduction Olivier Serres
Editions Belles Lettres

The Rime of the ancient mariner [Samuel Taylor Coleridge](#)
Aubier - Flammarion bilingue

L'âme et la danse (1921) [Paul Valéry](#)
NRF Gallimard

La divine comédie / Paradis / Chant XXVI [Dante Alighieri](#)
Traduction Jacqueline Risset
Editions Flammarion

Esthétique de la résistance [Peter Weiss](#)
traduction Eliane Kaufholz-Messmer
éditions Klincksieck

Vingt sonnets à Marie Stuart [Joseph Brodsky](#)
Traduction de Peter France et l'auteur
Les Doigts dans la Prose Editions

Petits essais- Scène célèbre - [Robert Walser](#)
Traduction Jean Launay
NRF Gallimard

La répétition [Soren Kierkegaard](#)
Traduction de Jacques Privat
Ed. Rivages poche / Petite bibliothèque

Histoires - L'audition- [Robert Walser](#)
Traduction Jean Launay
NRF Gallimard

L'affaire de la rue Lourcine Comédie en un acte [Eugène Labiche](#)
Bouquins - Laffont

Fev.sept. 1920. [Frantz Kafka](#)

Traduction Marthe Robert, Claude David, Jean-Pierre Danès

Gallimard - Pléiade

ce qui l'empêche de se lever une certaine pesanteur, le sentiment d'être à l'abri quoi qu'il arrive, la jouissance d'un lieu de repos qui lui est préparé et n'appartient qu'à lui

ce qui l'empêche de rester couché est une inquiétude qui le chasse de sa couche, sa conscience, son cœur qui bat interminablement, sa peur de la mort et son besoin de la nier, tout cela l'empêche de rester couché et il se relève.

Ces hauts et ses bas, ainsi que quelques observations rapides et insolites faites par hasard sur son parcours constituent sa vie.

Ta description est désespérante, mais seulement pour son analyse, dont elle révèle l'erreur fondamentale.

Il est vrai que l'homme se lève, retombe, se relève et ainsi de suite, mais en même temps, et avec une vérité infiniment plus grande, il n'en est nullement ainsi, car l'homme est un, c'est-à-dire, que dans le vol est aussi le repos, et dans le repos, le vol, et encore les deux ensemble dans chaque individu, et l'union dans chacun et l'union de l'union dans chacun et ainsi de suite jusqu'à, disons, la vie réelle, ce qui n'empêche pas cette manière de présenter les choses d'être tout juste aussi fausse que possible et peut-être bien plus trompeuse.

Le fait est qu'il n'y a aucun chemin qui aille de ces régions à la vie alors qu'il doit bien il y a en avoir eu un qui menait de la vie jusqu'ici. C'est ainsi que nous sommes égarés.

Tu dis : je devrais...sentir ; exprimes-tu par là un commandement qui est en toi ?

C'est ainsi que je l'entends.

Soit, mais il n'est pas possible qu'un commandement soit seulement déposé en toi de tel sorte que tu te bornes à l'entendre et qu'il n'arrive rien de plus. Est-ce un commandement continué ou un commandement temporaire ?

Je ne peux pas en juger, il me semble que c'est un commandement continué, mais que, moi, je ne l'entends que temporairement.

De quoi déduis-tu cela ?

De ce que je l'entends pour ainsi dire même quand je ne l'entends pas, de telle sorte qu'il ne devient pas lui-même perceptible, mais étouffe ou aigrit peu à peu la voix contraire, à savoir cette voix qui me gâte l'éternité.

Et quand le commandement parle d'éternité, entends-tu là de même la voix contraire ? Sans doute, parfois même, je crois que je n'entends qu'elle, que tout le reste n'est qu'un rêve et que je laisse parler le rêve en plein jour.

Pourquoi compares-tu le commandement intérieur à un rêve ? Est-il, comme le rêve, absurde, incohérent, inévitable, unique, te paraît-il être sans raison source de bonheur ou d'angoisse, impossible à communiquer entièrement et exigeant la communication ?

Tout cela à la fois – absurde, car je ne peux exister ici que si je ne lui obéis pas; incohérent, car je ne sais pas qui commande ni à quelle fin ; inévitable, car cela me saisit à l'improviste et provoque en moi le même étonnement que le rêve chez le dormeur qui, puisqu'il s'est couché pour dormir, devrait pourtant s'attendre à rêver. Il est unique ou à tout le moins paraît l'être, car je ne peux pas lui obéir, il ne se mélange pas aux choses réelles, de sorte que son unicité reste intact ; il est sans raison source de bonheur et d'angoisse, à vrai dire beaucoup rarement de bonheur que d'angoisse ; il n'est pas communicable parce qu'il n'est pas concevable et, pour la même raison, il demande instamment à être communiqué.

Il est parfaitement concevable que la splendeur de la vie se tienne prête à côté de chaque être et toujours dans sa plénitude, mais qu'elle soit voilée, enfouie dans les profondeurs, invisible, lointaine. Elle est pourtant là, ni hostile, ni malveillante, ni sourde ; qu'on l'invoque par le mot juste, par son nom juste, et elle vient. C'est là l'essence de la magie, qui ne crée pas, mais invoque.

Quand la Taciturne vient décapiter les tulipes :

Qui gagne ?

 Qui perd ?

 Qui va à la fenêtre ?

Qui dit le premier son nom ?

Il y a en un qui porte mes cheveux.

Il les porte comme on porte les morts dans ses mains.

Il les porte comme le ciel portait mes cheveux l’année où j’aimais

Il les porte par vanité de la sorte.

Celui-là gagne.

 Celui-là ne perd pas.

 Celui-là ne va pas à la fenêtre.

Celui-là ne dit pas son nom.

Il y a en a un qui à mes yeux.

Il les a depuis que des portails se ferment.

Il les porte comme des bagues.

Il les porte comme des brisures de plaisir et de saphir :

il était déjà mon frère à l’automne,

il compte déjà les jours et les nuits.

Celui-là gagne.

 Celui-là ne perd pas.

 Celui-là ne va pas à la fenêtre.

Celui-là dit son nom en dernier

Il y a en a un qui a ce que j’ai dit.

Il le porte sous le bras comme un ballot.

Il le porte comme l’horloge porte sa mauvaise heure.

Il le porte de seuil en seuil, il ne le jette pas.

Celui-là ne gagne pas.

 Celui-là perd.

 Celui-là va à la fenêtre.

Celui-là nomme le premier son nom.

Celui-là, avec les tulipes, sera décapité.

Nous crûmes bien faire en prenant un raccourci vers la Tamise.

« Je crois apercevoir un passage dans cette souille ; suivez-moi. » Il n'avait pas fini sa phrase, que le voilà si bien planté lui-même dans cette boue qu'il ne pouvait plus en sortir les jambes : et c'est ainsi en nous prêtant mutuellement secours, que nous nous enfonçâmes là-dedans, en espérant la fin prochaine de notre purgatoire. Mais un sort injuste et cruel nous fit plonger, lui et nous, nous et lui, dans une sente vaseuse qui aboutissait de part et d'autre à de hautes murailles, tel l'enclos de la jalousie ou le jardin des délices ; et comme il n'y avait pas la moindre lumière pour nous guider, nous ne pouvions distinguer le chemin parcouru de celui qui restait à parcourir.

Faisant en trompe l'œil, pour mieux brouiller les pistes

Sinuer les détours de voies multipliées

Comme joue en Phrygie le Méandre limpide

Fluant et refluant dans son cours alambiqué

S'élançant vers son eau qu'il voit courir à lui

Et, épuisée, incertaine, à aller vers sa source

Ou descendre à la mer, sur mille voies Dédale

Répand l'erreur. A peine a-t-il pu retrouver

L'issue du bâtiment, tant tout y est trompeur

On y loge le monstre, ensemble homme et taureau

Deux fois déjà il s'est repu du sang attique

Tiré au sort tous les neuf ans. A la troisième

Il meurt...

It is an ancient Mariner,
And he stoppeth one of three.
'By thy long grey beard and glittering eye,
Now wherefore stopp'st thou me?

The Bridegroom's doors are opened wide,
And I am next of kin;
The guests are met, the feast is set:
May'st hear the merry din.'

He holds him with his skinny hand,
'There was a ship,' quoth he.
'Hold off! Unhand me, grey-beard loon!
Eftsoons his hand dropt he.

He holds him with his glittering eye
The Wedding-Guest stood still,
And listens like a three years' child:
The Mariner hath his will.

The Wedding-Guest sat on a stone:
He cannot choose but hear;
And thus spake on that ancient man,
The bright-eyed Mariner.

'The ship was cheered, the harbour cleared,
Merrily did we drop
Below the kirk, below the hill,
Below the lighthouse top. PART VI

Fly, brother, fly! More high, more high !
Or we shall be belated:
For slow and slow that ship will go,
When the Mariner's trance is abated.'

I woke, and we were sailing on
As in a gentle weather:
'Twas night, calm night, the moon was high;
The dead men stood together.

All stood together on the deck,
For a charnel-dungeon fitter:
All fixed on me their stony eyes,
That in the Moon did glitter.

The pang, the curse, with which they died,
Had never passed away:
I could not draw my eyes from theirs,
Nor turn them up to pray.

Ô Flamme !...

— Cette fille est peut-être une sottise ?... Ô Flamme !...

— Et qui sait quelles superstitions et quelles sornettes forment son âme ordinaire ? Ô Flamme, toutefois !... Chose vive et divine !...

Mais qu'est-ce qu'une flamme, ô mes amis, si ce n'est le moment même ? — Ce qu'il y a de fol, et de joyeux, et de formidable dans l'instant même ?... Flamme est l'acte de ce moment qui est entre la terre et le ciel. Ô mes amis, tout ce qui passe de l'état lourd à l'état subtil, passe par le moment de feu et de lumière...

Et flamme, n'est-ce point aussi la forme insaisissable et fière de la plus noble destruction ? — Ce qui n'arrivera jamais plus, arrive magnifiquement devant nos yeux ! — Ce qui n'arrivera jamais plus, doit arriver le plus magnifiquement qu'il se puisse ! — Comme la voix chante éperdument, comme la flamme follement chante entre la matière et l'éther, — et de la matière à l'éther, furieusement gronde et se précipite, — la grande Danse, ô mes amis, n'est-elle point cette délivrance de notre corps tout entier possédé de l'esprit du mensonge, et de la musique qui est mensonge, et ivre de la négation de la nulle réalité ? — Voyez-moi ce corps, qui bondit comme la flamme remplace la flamme, voyez comme il foule et piétine ce qui est vrai ! Comme il détruit furieusement, joyeusement, le lieu même où il se trouve, et comme il s'enivre de l'excès de ses changements !

Mais comme il lutte contre l'esprit ! Ne voyez-vous pas qu'il veut lutter de vitesse et de variété avec son âme ? — Il est étrangement jaloux de cette liberté et de cette ubiquité qu'il croit que possède l'esprit !...

Sans doute, l'objet unique et perpétuel de l'âme est bien ce qui n'existe pas : ce qui fut, et qui n'est plus ; — ce qui sera et qui n'est pas encore ; — ce qui est possible, ce qui est impossible, — voilà bien l'affaire de l'âme, mais non jamais, jamais, ce qui est !

Et le corps qui est ce qui est, le voici qu'il ne peut plus se contenir dans l'étendue ! — Où se mettre ? — Où devenir ? —

Comme je m'angoissais pour ma vue éteinte,
de la flamme fulgurante qui l'éteignit
sortit un souffle qui me fit attentif,
et qui disait : « En attendant que tu recouvres
la vue que tu as consumée en moi,
il est bon qu'en parlant tu la compenses.

Commence donc : dis-moi à quoi ton âme
aspire, et pense qu'en toi la vue
est égarée mais non défunte ;

car la dame qui te guide par ces divines
régions a dans son regard
la vertu qu'eut la main d'Anania. »

Je dis : « que vienne, à son gré, tôt ou tard
un remède à mes yeux, qui furent des portes
quand elle entra avec le feu dont je brûle encore.

Le bien qui rend cette cour contente,
Alpha et Oméga de toute l'écriture
Amour me le lit, avec force ou douceur. »

La même voix qui m'avait ôté
la peur du soudain éblouissement
me donna encore le désir de parler,

et dit : « Certes, il faut éclaircir ta pensée
par un crible plus fin ; il te faut dire
qui dressa ton arc vers telle cible. »

Tout autour de nous les corps surgissaient de la pierre, pressés en groupes, entrelacés ou éclatés en fragments, esquissant la silhouette d'un torse, d'un bras qui s'appuyait, d'une hanche fendue, d'un fragment d'escarre, toujours dans l'attitude du combat, esquivant, rebondissant, attaquant, se protégeant, dressés ou courbés ça et là, anéantis, avec pourtant un pied libre arc-bouté, un dos tourné, le contour d'un mollet pris dans un seul et même mouvement. Une lutte gigantesque émergeant du mur gris avec le souvenir de sa forme achevée, retombant dans l'informe. Une main surgie du fond gris, prête à l'empoignade, reliée à l'épaule par dessus la surface vide, un visage écorché aux fissures béantes, la bouche ouverte, les yeux fixes et vides, encadré par les boucles foisonnantes de la barbe, le drapé impétueux du vêtement, le tout sur le seuil de sa fin dans l'effritement et sur le seuil de son origine. Chaque détail conservant son expression, fragments friables dans lesquels pouvait se lire l'ensemble, des moignons rugueux à côté d'une glissance polie animée pas le jeu des muscles et des ligaments, chevaux de combat aux harnais tendus, boucliers arrondis, lances dressées, une tête fendue en un ovale grossier, un bras levé, triomphant, des talons en plein saut, battus par la tunique, le point fermé sur une épée disparue, des chiens de chasse ébouriffés, les gueules accrochées dans les hanches et les nuques, un homme, en tombant il visait de la base du doigt, l'oeil de la bête au-dessus de lui, un lion qui se précipitait, protégeant une guerrière, la patte prête à frapper, des mains dont les extrémités sont des serres, des cornes surgissant de fronts puissants, des jambes qui se tortillaient, couvertes d'écailles, partout une engeance de serpents enserrant le ventre et le cou, étranglant, sifflant, montrant des dents acérées, fonçait sur une poitrine nue. Ces visages tout justes créés et s'effaçant à nouveau, ces mains puissantes et déchiquetées, ces ailes largement déployées englouties par le roc inerte, ce regard de pierre, ces lèvres ouvertes pour crier, cette démarche, ces pas pesants, ces coups venus d'armes lourdes, ce roulement de roues blindées, ces faisceaux d'éclairs jaillissants, ces gestes qui piétinaient, se cabraient et s'effondraient, cet effort infini pour s'extirper des blocs grenus. Et quelle grâce dans la chevelure frisée, quel art dans la robe légèrement relevée et retenue par une ceinture, qu'ils étaient délicats les ornements sur les brides du bouclier et l'avant du casque, qu'il était doux l'éclat de la peau prête pour les caresses mais pourtant exposée à l'impitoyable compétition, aux déchirements et à l'anéantissement. Les visages comme des masques, se retenant et se bousculant réciproquement, s'étranglant, grimant les uns sur les autres, glissant du cheval, empêtrés dans les rênes, d'une extrême vulnérabilité dans leur nudité, puis de nouveau distants et d'une froideur olympienne, invincibles en apparence comme un monstre main, griffon, centaure, mais grimaçant de douleur et de désespoir, ainsi luttaient-ils ensemble, exécutant une mission supérieure, rêvant, immobiles dans leur démente, muets dans un vrombissement inaudible, tous unis en une métamorphose de la torture, frissonnant, persévérant, attendant un réveil, constants dans l'endurance et constants dans la révolte, d'une force inouïe, et tendus à l'extrême pour maîtriser la menace, pour provoquer la décision. De temps à autre on entendait un léger tintement et un bruissement, l'écho des pas et des voix nous enveloppait par moments, puis la seule chose de nouveau proche était ce combat, notre regard glissait sur les orteils dans la sandale, quittant brusquement le crâne d'un homme tombé, frôlant le mourant dont la main en train de se raidir était posée tendrement sur le bras de la déesse qui le tenait par les cheveux.

Vingt sonnets à Marie [Stuart Joseph Brodsky](#)

Traduction de Peter France et l'auteur

Les doigts dans la prose Editions

An autumn evening. All but with the muse.

Alas, not heeding the relentless lyre.

That's nothing new. On evening such as these

you'd play for kicks even the army choir.

Becoming yesterday, today won't use

new sheets of paper, pen or oatmeal's mire

and let the crippled Hamburg cooper cruise

night skies at length. About the secondhand,

soiled, scratched, or badly dented items:

time seems a teeny bit more confident

than fresh tomatoes, and at least won't bite them.

The door may creak: death, having failed to knock,

will stand before you in her moth-holed frock.

Bon dieu. J'y suis allé un peu fort. J'en aurais presque honte. Je lui ai servi cette saloperie qui puait sa cuisine infecte et il a tout avalé sans broncher. Tant pis. Qu'elle fatigue d'avoir été aussi sale. Je ne pensais pas vraiment tuer et voilà que c'est fait. Je voulais simplement faire un petit essai, il me semble, et cela donne ce chef-d'oeuvre répugnant. Pourquoi pas. Vieil imbécile. Ce n'est pas gentil, ce que je dis là ? (...) Comme je suis joli. Une mine absolument tranquille. (...) Et ce sourire. Si peu méchant. Je n'avais pas besoin de procédés aussi rudes pour faire peur. Mais c'est comme cela : pour convaincre au plus vite, soyez malhonnête. Une expérience de plus. Ce que je peux être paresseux. (...) Je fumerais bien du tabac des Indes si j'en avais. Je suis un peu écoeuré par toute cette affaire. Mon mensonge était trop visqueux et, la façon dont on m'a cru, trop brutale. Possible. Que faire à présent ? Holà, Hermann ! (...) Va t'en. Je t'ai appelé en rêve. Je hais les rêves. (...) Je vais faire une nouvelle déclaration d'amour à Amalie. Je crois que j'ai envie d'être injurié. Ô merveille de l'offense. Me méconnaître à ce point, c'est quasiment fou. J'ai une sensibilité trop délicate et je m'ennuie un peu. Le naturel m'ennuie. L'idée que je pourrais réussir en ce monde est une idée qui m'épouvante. (...) Je viens de mentir, j'ai jeté le soupçon sur ton Karl. Je t'en prie, fais vite, sinon il arrivera un malheur. Le vieux Moor est tout prêt de le maudire. Mais je mens. Cet aveu est un caprice de vaurien. (...) Elle le croit. Eh bien donc, émergez lentement, monstruosité. Horreur, répands-toi. Avancez, terreurs, amusez-moi. (...) J'ai donné un coup de pied, là, maintenant, au bel ordre de la nature. Il ne s'en remettra plus jamais. J'ai tremblé, mais c'était de douleur. Si la tendresse n'est pas possible, alors il est permis de devenir une bête. (...) Je crois inébranlablement aux bienfaits de la terreur. Je chasserai la lâcheté du monde à coups de fouet. (...) Je ferai d'elle une putain pour me venger de n'avoir pu lui faire comprendre que j'ai un coeur grand et noble. Allons-y. En avant. Hermann ! (...) Rends-moi ivre. Il faut que je me débauche. Que je trouve le moyen d'étouffer les forces d'enfer qui tonnent en moi. Sans quoi je croirai que je suis Dieu, et j'anéantis l'univers. (...)

Au Königstäter Theater, on joue des farces à mon avis parfaites. Naturellement, mon opinion est toute personnelle et je ne l'impose à personne (...).

Pour produire une farce avec un succès absolu, la troupe des artistes doit être composée d'une certaine manière. Elle doit compter deux et au maximum trois talents incontestables, ou plutôt trois génies créateurs. Ces derniers doivent être des enfants espiègles, ivres de rires, dansant la joie ; alors qu'ils étaient auparavant des gens comme vous et moi, dès qu'ils entendent la sonnerie du régisseur ils sont métamorphosés, tels de nobles destriers arabes, se mettant à haleter, tandis que leurs naseaux dilatés trahissent le souffle de l'esprit qui les anime, prêts à s'échapper et à s'ébrouer comme des fous. (...)

Les autres acteurs n'ont pas besoin d'un tel talent, c'est même déconseillé, (...) il faut plutôt les réunir au hasard

(...)

Sur une scène artistique authentique, on voit rarement un acteur sachant réellement marcher et s'immobiliser.

(...) s'il fallait faire une exception dans le cas d'un personnage secondaire, cela concernerait le rôle de l'amante. Elle ne doit en aucune façon être une artiste ; lorsqu'on la choisit, on peut veiller à ce qu'elle soit avenante, que son allure, sa prestation sur scène soient plaisantes et bienfaitantes, qu'elle soit agréable à regarder, au point que l'on puisse souhaiter l'avoir en sa compagnie.

Ainsi vous voulez devenir comédien.

Approchez-vous. Ne soyez pas timide.

N'allez pas vous évanouir parce que je vous regarde d'un peu plus près.

Si mon haleine vous effleure, ce n'est pas une raison pour que vous deveniez tout rouge. (...)

Ça ne vaut rien. Remerciez Dieu d'être tombé entre les mains d'une personne qui vous veut suffisamment de bien pour être franche avec vous. (...)

Vous êtes timide ; (...) mais vous pourriez être encore cent fois plus timide et plus poltron, ce ne serait pas grave, (...)

Mais il y a aussi, qu'on ne voit pas en vous le moindre indice d'un talent d'acteur. Tout est caché, voilé, enfoui, sec comme du bois sec. (...)

Vous êtes trop bon et trop mauvais pour le métier de comédien. Vous feriez simplement le comédien, vous ne joueriez pas ; vous seriez le monstre, l'ours, le charlatan, le bouffon, indécent et ridicule, jamais un homme sur une scène. (...)

Vous êtes, vous, un jeune homme issu du plus épais, du plus gras milieu bourgeois, et vous voulez faire du théâtre ? Eh bien, récitez-moi quelque chose.

SCÈNE IV

LENGLUMÉ Un homme !

MISTINGUE, *se mettant sur son séant.* Qu'est-ce que vous demandez, Monsieur?

LENGLUMÉ Comment ce que je demande?... Que faites-vous là?.. Dans mon lit!...

MISTINGUE Votre lit?... (*Regardant autour de lui.*) Tiens!... où suis-je donc ici!

LENGLUMÉ Chez moi, Monsieur! Rue de Provence.

MISTINGUE, *sautant vivement au bas du lit. Il a un pantalon.* Rue de Provence?... et moi qui demeure près de l'Odéon!

LENGLUMÉ Voyons! Parlez!

MISTINGUE De quel droit, Monsieur, me retenez-vous prisonnier?

LENGLUMÉ Ah! Je trouve ça joli, par exemple!

MISTINGUE J'espère que vous allez m'expliquer comment je me trouve dans vos oreillers?... Je ne vous connais pas, moi!

LENGLUMÉ Ni moi non plus! (*A part.*) D'où tombe-t-il, cet animal-là?

MISTINGUE Sapristi! Que j'ai soif! *Il va à la carafe et boit à même.*

LENGLUMÉ Eh bien, Monsieur!... ne vous gênez pas!...

(*Tout à coup.*) Ah! Quelle idée!... Pardon, jeune homme... n'auriez-vous pas banqueté hier chez Véfour?

MISTINGUE Oui... Qu'est-ce que ça vous fait?

LENGLUMÉ Alors vous êtes un labadens... moi aussi!

MISTINGUE Ah! bah!

LENGLUMÉ Deux labadens!... tout s'explique! Lenglumé!... Oscar Lenglumé!

MISTINGUE Ah ! Oui ! Une grosse bête !

LENGLUMÉ C'est ça!... il me reconnaît !

MISTINGUE Et moi : Mistingue!

LENGLUMÉ Ah! Très bien : un piocheur!... Il me semble que j'y suis encore : premier prix de vers latins, l'élève Mistingue, né à Chablis?

MISTINGUE C'est pourtant vrai!... Est-on bête quand on est jeune!

LENGLUMÉ, *à part.* Un prix de vers latins!... Il doit être dans une très bonne position ce gaillard-là.

MISTINGUE, *à part.* Il est crânement meublé!

LENGLUMÉ, *lui tendant la main.* Comment te portes-tu?

MISTINGUE Pas mal. Et toi ?

LENGLUMÉ Ce brave Mistingue!

MISTINGUE Ce brave Lenglumé!

LENGLUMÉ, *à part*. C'est singulier comme il a le nez rouge!

MISTINGUE, *à part*. Vrai, je ne le reconnais pas du tout!

LENGLUMÉ Ce brave Mistingue !

MISTINGUE Ce brave Lenglumé!

LENGLUMÉ, *à part*. C'est drôle, quand on ne s'est pas vu depuis vingt-sept ans et demi... on n'a presque rien à se dire. (*Haut.*) Ce brave Mistingue!

MISTINGUE Ce brave Lenglumé!

LENGLUMÉ Mais explique-moi comment tu te trouves dans mon alcôve ?

MISTINGUE Ça... je n'en sais rien... Je ne te cacherai pas qu'à partir du turbot, j'étais dans les brindezingues...

LENGLUMÉ Moi, ça ne m'a pris qu'à la salade.

MISTINGUE Qu'avons-nous fait pendant ce laps?

LENGLUMÉ On ne le saura jamais. Tout ce que je sais, c'est que j'ai perdu mon parapluie... surmonté d'une tête de singe...

MISTINGUE, *gaiement*. Comme moi, mon mouchoir... Nous avons peut-être commis des atrocités!

LENGLUMÉ Moi d'abord, j'ai le vin tendre... j'ai le falerne tendre!... comme dit Horace... Horatius!...

MISTINGUE Coclès...

LENGLUMÉ Non... Flaccus! Tu dois connaître ça, un prix de vers latins !

MISTINGUE Faiblement!... faiblement!...

LENGLUMÉ Sapristi! Que j'ai soif!... *Il prend la carafe et boit à même.*

MISTINGUE Dis donc, après toi la carafe. *Lenglumé la lui repasse: il boit à son tour.*

LENGLUMÉ Ah ça ! J'espère que nous ne nous quitterons pas comme ça? Deux labadens!... Tu déjeunes avec moi?

MISTINGUE Ça va!

LENGLUMÉ Où ai-je mis la clef de la cave? (*Il fouille à sa poche et en retire une poignée de noyaux.*)

Tiens! Qu'est-ce que c'est que ça? Des noyaux de cerises!

MISTINGUE, *même jeu*. Et moi des noyaux de prunes!

LENGLUMÉ D'où vient cette plantation?

MISTINGUE Ça m'intrigue!

(*Avec philosophie.*) Après ça, qui est-ce qui n'a pas son petit noyau ici-bas?

LENGLUMÉ, *lui tendant la main*. Mistingue y dépose ses noyaux. Merci de cette bonne parole! (*A part.*) Comme il a le nez rouge !



©Jean-Pierre Dupuy